

SBH
VP 196
4/2

54/09/05

Journal de Genève
p 6

LE NOUVEAU MONDE ET L'EUROPE

Le débat des IX^{me} Rencontres internationales débute mollement

Nous avons suivi, avec une morne torpeur, ce premier entretien des neuvièmes « Rencontres », lequel s'est maintenu énergiquement au niveau du lieu commun. Manifestant une quiétude des plus académiques, les orateurs se passèrent mollement la balle, soulevant des questions oiseuses, fuyant l'essentiel et témoignant de cet optimisme un peu laborieux qu'ont parfois les boy-scouts. Il est vrai que M. Lucien Febvre, dont la francha dérière une circonspection de mandarin chinois, invoquant les lacunes de notre information dès qu'un de ses interlocuteurs faisait mine d'aborder une question fondamentale.

Outre ce qu'un tel aveu d'impuissance, après quarante ans de recherches historiques, peut avoir de déprimant, on avouera qu'un comportement aussi sceptique, évasif, n'était guère fait pour animer le dialogue, et l'on croira sans peine que l'impassibilité marmoréenne, recommandée au public, en début de séance, par M. le président Babel, fut scrupuleusement observée.

Un film abrégé (et pour cause !) de l'entretien en révélera l'incohérence et l'insignifiance. M. André Maurois eut le mérite de se jeter à l'eau, rôle peu enviable s'il en est. Il offrit l'occasion à M. Febvre de pourfendre fougueusement le déterminisme historique, culminant au début de ce siècle, et de proclamer la résistance de la volonté humaine aux contraintes de la fatalité. Puis M. Silberschmidt (Zurich) ayant relevé que l'image que nous nous faisons de l'Amérique, quoique fort différente de la réalité, n'a cessé de hanter la pensée européenne, M. Febvre reconnaît, tout en déplorant l'insuffisance de notre documentation, que le mythe de l'Amérique a précédé la connaissance scientifique du Nouveau Monde. Or ce mythe a troublé l'antique quiétude européenne, ouvrant des perspectives apocalyptiques aussi bien qu'utopiques.

Le Dr Wyss-Dunant prie alors le conférencier d'analyser cette mutation psychologique du Nouveau Monde à laquelle il a fait allusion. Il s'agit, répond M. Febvre, d'une transformation inconsciente de notre échelle de valeurs européenne, transformation dont il conviendrait d'étudier les causes tant sur le plan du moral de l'argent devrait être le centre de gravité d'une telle enquête et — pourquoi pas ? — le thème d'une prochaine « Rencontre internationale ». Puis M. Halperin pose les deux seules questions conséquentes de la journée : 1. Faut-il considérer la Russie actuelle comme faisant partie de la culture européenne ? 2. La récente mutation américaine, évoquée par M. Febvre, ne serait-elle pas le signe d'une crise de confiance ? Les Etats-Unis n'ont-ils pas pris conscience de la vulnérabilité de leur système matériel ? N'assiste-t-on pas, depuis la crise économique de 1930, à une panique qui pourrait se traduire, dans un proche avenir, aussi bien par une maturation que par une sclérose ? Réponses, assez paternelles, de M. Febvre : 1. Je ne sais pas si la Russie participe à notre culture, car toute documentation objective nous en fait défaut. « Et puis, je ne connais pas le russe ! » 2. Ne parlez pas de sclérose ! Ce serait porter un jugement de valeur, péché capital pour l'historien. Le terme implique d'ailleurs la notion de maladie, et si nous ne croyions pas à la santé des Etats-Unis, nous

n'en parlerions pas ici. En fait, l'Amérique se porte à merveille.

Passé ce léger accrochage, l'entretien sombre à nouveau dans la dispersion et la somnolence. Nous passerons sur les interventions de MM. Oribe (visant à créer une technique de connaissance mutuelle des civilisations), Campagnolo (priant M. Febvre de définir la méthode d'enquête qu'il propose) et Kochnitzky (caractérisant la psychologie américaine par le nomadisme, l'absence du sens de l'héritage et une perpétuelle disponibilité à l'utopie). Mais M. Maurois ayant situé le Nouveau Monde dans le prolongement de la culture européenne, M. Febvre remarque que les pionniers des Etats-Unis furent essentiellement des déclassés sociaux, désireux de se refaire une vie et peu soucieux de maintenir les valeurs européennes. Et pour finir, M. Gurevitch apporte une petite note d'humour en affirmant que l'Américain a le goût de la nature, qu'il pratique l'évasion vers les choux-fleurs et les espaces interstellaires et que le « cosmisme » païen menade dangereusement l'humanisme chrétien. Problème que M. Febvre se refuse à résoudre, « faute d'informations ».

W. W.

M. Buarque de Holanda situe le Brésil

Nous avons vivement déploré que l'accent étranger de l'éminent sociologue brésilien Serge Buarque de Holanda ait rendu la compréhension de sa conférence si précaire. Une reconstitution aussi ardue qu'ingénieuse, à la manière des restaurations de mosaïques anciennes, nous a permis d'apprécier, dans ses grandes lignes, une tentative de différencier le Brésil du reste de l'Amérique latine, à la lumière de son évolution historique. Il a, pour ainsi dire, ramassé les données de son important essai — « Racines du Brésil » (1936) — sur la formation du peuple brésilien.

Il serait faux, dit-il, de considérer l'Amérique latine comme un monolithe indifférencié. C'est, au contraire, le pays des plus vifs contrastes. Le primitivisme contemplateur y côtoie la hardiesse technicienne ; les rapports entre les héritages européens et les survivances autochtones, entre les races blanches et métissées varient d'un pays à l'autre. Au Mexique, par exemple, les langues indigènes tendent à refouler l'espagnol et le Brésil voit une diminution accélérée de l'élément portugais dans les cadres culturels et politiques de la vie nationale.

Le Brésil se distingue, dès ses origines, des colonies espagnoles. Alors que l'Espagne entreprend la conquête du Nouveau-Monde dans un esprit de croisade, où le souci centralisateur et organisateur d'une domination terrienne et définitive est poussé à l'exaspération, les Portugais, ayant à faire à une population moins évoluée, se contentent d'aménager les côtes, menant une colonisation assez molle, où tout apport étranger — fût-ce sur le plan politique ou religieux — est libéralement accueilli. L'Espagne s'efforce, en effet, de résoudre ses contradictions et ses incohérences internes par une expansion systématique et planifiée. Le Portugais, lui, pratique un réalisme souple de commergant. Il ne s'installe pas : il s'efforce d'aménager des moyens d'accès maritime, tandis que l'Espagnol, soucieux de propriété terrienne, « brûle ses vaisseaux pour construire des maisons. »

Cet écart entre les colonialismes hispanique et

portugais ira s'accroissant. Il permet de comprendre la manière si particulière dont le Brésil se sépara de la métropole. On pourrait parler ici d'accouchement sans douleur, ou presque. En 1808, l'invasion napoléonienne contraint, en effet, le roi du Portugal à se réfugier au Brésil. Cette situation exceptionnelle amorcera l'indépendance du pays, tout en permettant d'y maintenir le système monarchique. La transition s'en trouve facilitée et le double écueil du bonapartiste et de l'anarchie écarté. De plus, le Brésil, fondé dans une certaine incohérence, parvient à maintenir sa cohésion, alors que l'Amérique espagnole, partie d'une centralisation excessive, sombre dans la dispersion.

Dans la dernière partie de son exposé, M. Buarque de Holanda tente de dégager les implications culturelles de l'isolement historique du Brésil. Politiquement, ce dernier n'a jamais rompu brutalement les ponts avec la métropole; sur le plan de la culture, en revanche, le Brésil a perdu tout lien avec le Portugal. Or, chose curieuse, la situation des anciennes colonies hispaniques est exactement inverse: Rupture politique violente, fidélité culturelle. Serait-ce que la culture espagnole possède un rayonnement plus universel, plus cohérent aussi?

Qu'on n'aille toutefois pas croire, conclut l'orateur, que le Brésil se satisfasse de son isolement. Il s'efforce de le rompre, sachant que l'Europe, en tant qu'esprit, ne peut être enfermée dans des limites géographiques. Or l'Amérique ibérique est toute nourrie de culture européenne. Cette culture, elle l'a certes passée au crible de la nécessité, la dépouillant de tout un appareil conventionnel, sclérosé. Elle l'a remise en question, rajeunie, adaptée à des conditions nouvelles. Et cette sélection tend à rompre les barrières traditionnelles — sociales, raciales — à dégager l'esprit. Autrement dit, à augmenter les possibilités de contact et, finalement, à favoriser de fertiles échanges par-dessus l'Atlantique et à l'intérieur du continent.

Le traditionnel déjeuner officiel, donné au Parc des Eaux-Vives, fut l'occasion pour M. le président Antony Babel, de réunir, en une véritable conférence, les réflexions que lui ont inspirées les récents entretiens de Sao Paulo, organisés par l'Unesco et consacrés aux relations culturelles de l'ancien et du nouveau continent. Or ce thème, repris précisément, ces jours, par les participants de nos IX^e Rencontres, est redoutable tant par son ampleur que par la diversité des questions qu'il soulève et des faits qu'il implique. Il a donc fallu limiter, crainte de demeurer superficiel, la portée du débat, notamment en écartant les aspects politiques des rapports entre les deux continents.

Une remarque préliminaire s'impose. L'Amérique ni l'Europe ne forment des blocs compacts. Ce sont de véritables mosaïques, soumises au brassage des influences les plus variées. Or, cette diversité interne de chacun des deux mondes rend précisément si difficile l'étude de leurs accords et désaccords.

Autre règle de conduite: le problème Europe-Amérique ne saurait être isolé. Il s'inscrit dans un complexe mondial, dans une crise dont l'Asie forme l'un des centres de gravité. Qu'on évite également l'erreur de dénier toute histoire à l'Amérique. Des efforts sont faits pour arracher le passé au silence de la nuit. Il importe d'étudier les métamorphoses de la culture européenne depuis sa transplantation. Simple prolongement, à l'origine, cette branche culturelle s'est émancipée. Aujourd'hui son influence rejaille sur l'Ancien Monde. Et il est naturel que des pays, où les indigènes constituent la masse de la population, tendent à une prise de conscience nationale et s'inspirent des civilisations aborigènes précolombiennes. Il y a d'ailleurs là un réflexe de défense contre les Etats-Unis.

Aujourd'hui, poursuit M. Babel, le Nouveau Monde prend de plus en plus conscience de ce qu'il doit à l'Afrique noire. Car l'Europe n'a pas joué un rôle exclusif dans la formation de cet énorme creuset qu'est l'Amérique.

Puis l'orateur énonce quelques-unes des données du malentendu réciproque qui sépare les USA de l'Europe (tendances américaines vers une limitation des libertés démocratiques, abus du « digest », complexe de supériorité des Européens en ce qui concerne la culture, etc.) Ces incompréhensions sont-elles fatales? A cette question, il faut répondre non. C'est la dette des hommes de pensée d'éliminer les conflits qui séparent nos deux mondes. Telles est la tâche que M. Babel propose à ses hôtes, leur rappelant que « l'Amérique et l'Europe constituent un tronc commun portant des rameaux divers, mais qu'alimente et vivifie une même sève ».

M. le conseiller d'Etat Picot se fait alors l'écho de ces considérations, longuement et chaleureusement applaudies, en donnant toutefois à sa méditation une allure plus personnelle. Au gré de souvenirs divers — New-York nocturne, vue du haut d'un gratte-ciel ou dirée par les premiers rayons presque alpestres de l'aube; l'exquise villa de Washington à Mont-Vernon, « produit de la civilisation européenne, chrétienne et aristocratique » — l'orateur évoque les intenses contrastes de la vie américaine. Puis, fouillant avec enthousiasme les archives du passé, il révèle à son auditoire stupéfait tel épisode inconnu des relations fort anciennes et réciproques, entre Genève et les USA.

Puissent, conclut-il, de pareils échanges, fondés sur des idéaux communs, ne jamais cesser.

Il appartenait enfin à M. André Maurois, de l'Académie française, de dire, en un délicat et spirituel impromptu, la gratitude et l'amitié de nos hôtes.

Puis on se rendit à l'Athénée, où la Société des Arts avait préparé une généreuse et agréable réception dans le cadre suggestif d'une rétrospective Picasso.